

# AVANT-PROPOS

Le texte qui suit n'est pas, contrairement aux apparences, une pure fiction. Il s'appuie sur des sources directes, fragmentaires mais très précises, découvertes il y a environ sept ans, lors d'un voyage d'étude au Caire, financé par l'Université de Nice-Sophia-Antipolis.

C'est fortuitement que j'ai pu mettre la main sur la série de documents reproduits ci-dessous. L'un des jeunes archivistes stagiaires de la Bibliothèque de Dâr al-Kutub, avait, semble-t-il, confondu deux cotes dans un rayonnage mal éclairé et hanté de poussières. Contrairement à une idée reçue, la rationalisation des fonds anciens est loin d'être partout opérée, y compris en France. Ainsi, au lieu de me voir remettre les documents que j'avais demandés, portant sur le droit successoral de l'Ancien Empire pharaonique, j'ai réceptionné, dans une boîte sans âge, un ensemble de feuillets assez corrompus. Ils n'étaient pas reliés, mais répartis en liasses numérotées à la craie blanche. Nombre de mes collègues auraient froncé les sourcils et, poliment mais avec la fermeté qui sied à leur fonction, réclamé illico presto le bon document. Ce n'est pas ma manière. Intrigué, je pris plutôt le parti d'examiner ces feuillets, pour un moment. Sans doute aussi parce que je ne rechigne pas à gaspiller les deniers publics, une attitude très largement répandue dans l'Université.

Bien que je sois un historien du droit confirmé et un chercheur raisonnablement expérimenté, il m'a fallu beaucoup de patience pour établir un ordre chronologique à peu près convaincant dans des folios qui, la plupart du temps, ne comportaient aucune mention claire de leur date de rédaction. Le recours à la photographie numérique, je dois le dire, m'a grandement facilité le récolement et ces liasses ont pu regagner leur place initiale, dans l'obscurité, tandis que, sur mon portable, je poursuivais leur examen. Bien entendu, j'ai soigneusement noté la cote de la boîte décolorée, à toutes fins utiles. À dire vrai, je n'ai nulle intention de la communiquer ici et, m'ayant lu jusqu'à la dernière ligne, vous comprendrez le bien-fondé de cette décision, je vous le garantis.

Les feuillets contenus dans les liasses cairottes me sont peu à peu apparus comme des fragments des « Mémoires » d'un chevalier Normand ayant répondu à l'appel à la Croisade lancé par Urbain II au Concile

de Clermont, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle chrétien. Bien qu'elles soient anonymes (et cela semble délibéré car je n'ai pas relevé de traces d'effacement, de grattage, ou de détérioration localisée), je pense pouvoir affirmer aujourd'hui que ces Mémoires sont celles du prince Tancrède de Hauteville, fils d'Emma de Hauteville et d'Odon Bonmarchis, petit-fils de Robert Guiscard, arrière-petit fils de Tancrède l'Ancien, libérateur de la Sicile musulmane, et, en l'occurrence, neveu de Bohémond de Tarente, qui fut l'un des acteurs principaux de la Première Croisade.

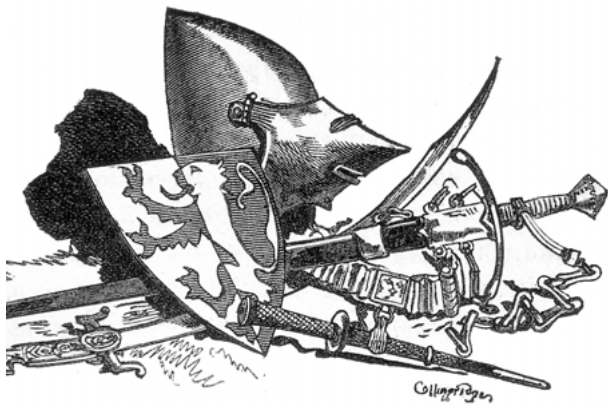
Bien qu'étant dix-neuviémiste par ma thèse, et ayant orienté mes recherches vers les premières sources du droit en Méditerranée et l'anthropologie juridique, je connais bien la période féodale et ses logiques territoriales, y compris dans leurs répercussions sur les Croisades : elle se trouve au cœur de la plupart de mes enseignements magistraux. C'est pourquoi, j'ai été surpris, impressionné même, par l'histoire que m'ont raconté ces fragments. La décision de vous la transmettre sous la forme d'un roman est venue de cet émerveillement.

Lorsque les archives se sont avérées suffisamment claires et continues, je me suis pratiquement contenté de les retranscrire, en m'efforçant simplement d'en moderniser la syntaxe et le style, afin d'en rendre le contenu accessible au plus grand nombre, tout en lui conservant sa nature propre (j'ai conservé, dans le corps du texte, la numérotation des folio) ; à l'inverse, toutes les fois où le texte s'avérait par trop lacunaire, plutôt que de laisser dans l'ombre des pans entiers du récit, et du contexte historique, j'ai pris la liberté d'inventer. J'ai opté pour une narration directe, à la première personne, et au présent. Revêtant, pour ainsi dire, la « persona » de Tancrède, le temps du roman.

Ce choix est difficile peut-être, à tel point que certains éditeurs l'ont déjà rejeté, mais il est plus ambitieux qu'une simple présentation des archives en colloque ou en séminaire, bien trop confidentiels, ou la rédaction d'une énième fresque historique dont les étals des librairies regorgent à l'arrivée de l'été, et qui est aussi vite lue qu'oubliée. Tout cela peut, je le conçois, paraître inopportun. Ma communauté universitaire, elle non plus, ne considérera pas ce travail comme relevant de l'orthodoxie. Qu'importe, il me semble que c'est ainsi qu'il doit être présenté. Je laisse aux lecteurs le soin de juger de la pertinence de mon obstination. Et bien entendu, de se faire une opinion sur le substrat historique, résolument marginal, du récit que je leur sou mets ici.

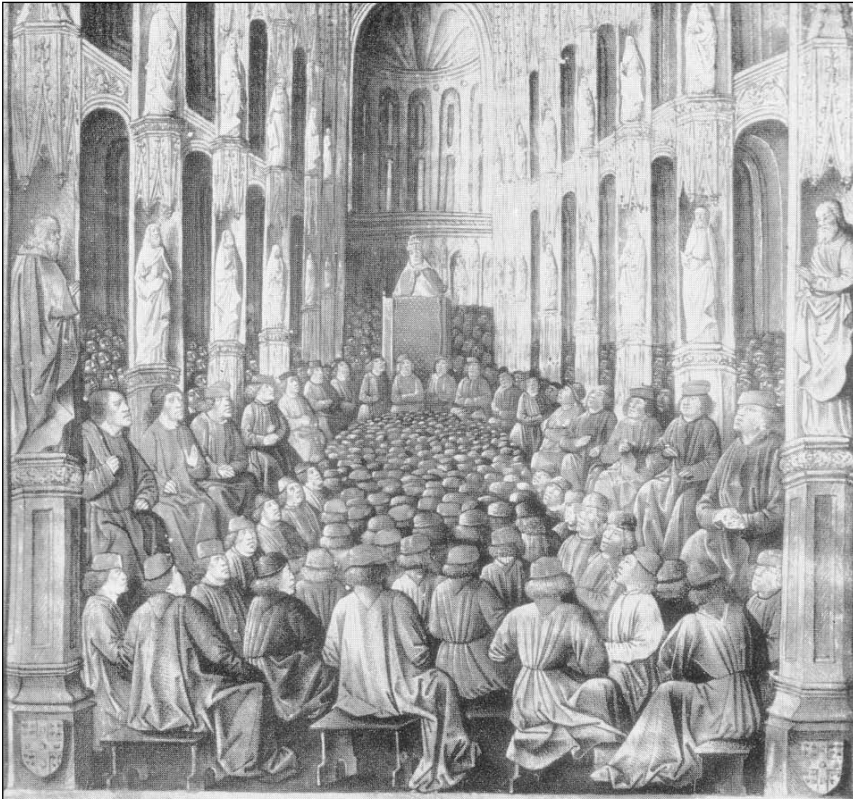
Toutefois, et pour conclure, n'étant pas philosophe, ni par le titre, ni par l'esprit, comme on me l'a récemment rappelé dans ma propre université, je ne me risquerai pas à lancer le débat de la Vérité et de la Fiction. Mais, je le répète, le destin de Tancredi, si exceptionnel soit-il, n'est pas seulement le fruit de mon imagination. Il est le reflet d'un monde éteint, et, à ce titre, je crois, est légitimé à nous hanter.

Ugo Bellagamba,  
Nice, été 2008.



PREMIÈRE  
PARTIE

L'APOSTAT



et autres fame liey la curon.  
 Et les vicieux y habitans & demou-  
 rans. & que les autres par euly  
 tyranniquement & sublimame-  
 nent tues. Ilz auoient refens  
 en susciacuse vie a fin que sur-  
 euly en loyprobre du saint nom  
 xpien pussent commuer plus  
 louquement leurs Insupportables

mauuites. Et comment Ilz  
 les tenoient en uoy opprobriuse  
 captiuite & seruage. ou tres grant  
 deshonneur & opprobre de tous  
 les xpiens. Concluant & mon-  
 strant par diuerses raisons tres  
 candides que le saint temple  
 xpien ne deuoit plus souffer  
 uendurer. que les saints liey et



# I. AMALFI, AOÛT 1096

Le déluge tombe sur Amalfi-Pont-sur-Scaphard et j'observe une ville qui se noie. La baie est devenue floue et grise. Sur le beffroi, la verte oriflamme des rebelles se devine, tout au plus. Même les blanches demeures patriciennes, juchées au sommet de la colline capitale, se fondent dans les giboulées.

Je passe une main gantée sur ma nuque, fais craquer mes cervicales.

Le siège de la cité dure depuis des semaines. Amalfitains et Salernois opposent une résistance farouche à nos armées. Mais nous avons déjà verrouillé tout le sud de l'Italie et la victoire n'est plus qu'une question de jours. Ils le savent, ils ont la rage des désespérés.

Amalfi va tomber, ouvrant la voie vers Naples...

Dans l'éclat aveuglant d'un éclair lointain, je sens qu'il est temps d'agir.

Sans jeter un regard en arrière, je me signe et m'agenouille dans la terre détrempée. Le poids de mon haubert rend la posture inconfortable, mais je n'y prête aucune attention. Les trois cents guerriers derrière moi, tout aussi lourdement caparaçonnés, mettent un genou à terre comme un seul homme. La vibration qui en résulte remonte jusqu'à moi, à travers la boue, et me galvanise. La pluie martèle les heaumes et les écus, remplissant ma tête d'un grondement assourdissant.

Je force ma voix et mon chant monte vers les cieux.

« Ô Notre père, donnez-nous la victoire, car c'est à vous qu'appartiennent le royaume, la puissance et la gloire. *Non nobis domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam. Amen.* »

Des clameurs ferventes s'élèvent derrière moi lorsque je me redresse. Diogène, mon écuyer, m'aide à enfourcher mon grand destrier qui piaffe et fume d'impatience dans l'air surchargé d'humidité. Mon armée, parfaitement synchrone, m'imité, formant l'ost le plus redoutable qu'il m'ait été donné de contempler. Une fois calé dans la selle de cuir, je ferme mon poing gauche sur la garde de mon épée et, défouraillant, je fais chanter la lame.

« Pour Roger et la Sicile ! », je hurle en m'élançant vers les murs

d'Amalfi, tandis qu'un fugace rai de lumière découpe les nuages, dévoilant la masse compacte des cavaliers ennemis qui s'élancent à notre rencontre, déchirant des trombes d'eau.

Les deux armées viennent au contact, dans une tonitruance d'acier, d'os et de cuir martyrisés, et, comme à chaque assaut, je ne ressens rien d'autre, au fond de moi, qu'une foi profonde. Vibrante telle la lame qui pénètre dans le corps de l'ennemi, s'insinue sous son armure, et en ressort, de l'autre côté, les viscères entortillées dans les mailles rouillées. Une telle violence, et une absence de dégoût pour icelle, pourrait sembler contradictoire à un jeune catéchumène. Ne serait-ce point là une inopportune offrande païenne à un Dieu de Miséricorde ? Il n'est en rien et, grâce au Ciel, ce ne sont pas les novices qui protègent les principautés ou conquièrent les royaumes !

Autour de moi, le sang se mêle à la pluie et ruisselle sur les flancs des chevaux aux yeux fous. Leurs hennissements annoncent les cris des damnés. Reconnaître les siens est déjà une gageure, mais Dieu est là pour guider mon bras, et l'absence totale de doute me permet de frapper de plus en plus fort. À aucun moment, je ne crains la mort, car je chemine dans les pas de Jésus Christ, notre Sauveur. Le guerrier amalfitain, sur ma droite, se fend vers mon aisselle, vers cette infime faille de mon armure, mais son bras s'emmêle dans sa cape de pourpre, et sa lame dévie.

*Un noble.*

D'un geste sûr, je tranche net la gorge du seigneur de la pointe de ma lame. Il tombe en arrière, vide les étriers et disparaît dans la boue, coruscant rendu à l'opacité de la mort. Il paye le prix de son orgueil, un péché qui n'a rien de véniel. Son âme sera sauvée, puisque je la recommande à Dieu. Le sang, qu'il soit bleu ou noir, participe de la Communion que le Seigneur a proposé au Monde à l'aube des Temps. Tout chevalier normand apprend cela lors de son adoubement. Il est faux de croire que la Sainte Église a horreur du sang.

Celui-ci, au contraire, doit être versé, en rémission des fautes.

Le temps se dilate, il en va toujours ainsi. Mon cheval souffle, le cœur battant si fort que je le sens à travers mes jambières de métal. Les lames, tout autour de moi, chantent si clairement que j'ai du mal à les distinguer du vent. Sans peur, je joins la mienne au mâle concert, et lorsqu'elle goûte à nouveau aux muscles, aux os, et aux tendons de l'ennemi, je



ressens la même allégresse qu'à l'heure de l'eucharistie.

*Ceci est mon corps, offert pour Vous.*

Les yeux mi-clos, sourire aux lèvres, je fourraille l'ost amalfitain.

Le soir tombe sur le champ de bataille et, une fois encore, la ville n'a pas cédé sous les assauts normands. Dans le clair-obscur d'après la pluie et l'odeur âcre du bois pourri, les corps des hommes et des chevaux démembrés jonchent la terre gorgée d'eau et de sang, entre les murailles d'Amalfi et les flots enténébrés de la mer Tyrrhénienne. La tunique rougie par le sang de mes ennemis, je me détourne de ce macabre spectacle, ôte mon heaume et rejette mon camail en arrière, libérant mes cheveux, moirés de sueur.

Prenant une profonde inspiration, tête baissée, pour ne pas heurter le délicat linteau de bois d'olivier, j'entre dans la tente du chef des assiégeants. À l'intérieur, éclairé par un brasero posé sur une grossière table de bois, Bohémond de Tarente est penché sur une carte de la région de Salerne. Personne d'autre ne se trouve dans la tente, ce qui est inaccoutumé. Ses lieutenants auraient dû être présents, en train d'échafauder un plan d'assaut pour les journées à venir.

« Mon oncle, salut ! », dis-je en m'inclinant légèrement.

Le massif Bohémond relève la tête et, après une infime hésitation, sourit.

« Tancrede ! »

Il s'avance et me serre dans des bras aussi larges que ceux d'un mangonneau.

« Le Seigneur veille sur toi, mon neveu. »

Bohémond esquisse un signe de croix approximatif et éclate de rire.

Si mon oncle est sans peur, capable d'héroïsme sur le champ de bataille, il se comporte la plupart du temps en mécréant. Il aime les femmes, la bonne chère et les richesses matérielles, et pratique l'orgie de préférence à l'eucharistie, en jurant comme un infidèle. Son âme est généreuse, mais condamnée aux enfers.

Bohémond finit par me lâcher et, repoussant une bougie à la flamme vacillante, s'assied sur un coin de la table qui gémit sous son poids, bien qu'il ne porte aucune cotte de mailles.

« Je viens de prendre une importante décision, Tancrede. Voilà pourquoi je t'ai fait mander sans délai. », lance-t-il en rivant son regard au

mien. « Es-tu prêt à me suivre et à épouser mes projets ? »

Légèrement sur la défensive, je lui répons.

« Mon oncle, je chevaucherai à vos côtés tant que Dieu le voudra !

— Ta foi est touchante. Un magnifique oblat, tu aurais fait. Oui, magnifique ! Mais quel effroyable gâchis ! Je préfère t'avoir à mes côtés, une lame à la main, plutôt que de te savoir dans une abbaye, en train de prier, même si c'est pour le salut de mon âme. Écoute donc, incontinent, ce que j'ai à te dire.

— Je suis votre dévoué serviteur.

— J'abandonne Amalfi. »

Je sursaute, malgré moi.

« Tu as bien entendu. Demain, nous levons le siège et nous rentrons à Syracuse. Nous ne prendrons pas la cité verte. Quant à Naples, elle attendra bien.

— N'avons-nous pas promis au comte Roger de... ?

— Le vieux bouc est loin, Tancrède. Il ne comprend pas que beaucoup de choses ont changé ces derniers mois. La prise d'Amalfi n'est plus une priorité à mes yeux. L'héritage de la Pouille est sur le point de m'échapper, maudit soit mon demi-frère ! Lui et Roger m'ont laissé Bari... Bien maigre compensation ! Ils n'ont qu'à venir prendre Amalfi eux-mêmes, s'ils la veulent tant ! L'avenir regarde déjà ailleurs et moi aussi !

— Où, mon oncle ?

— Beaucoup plus au sud... », commence-t-il, une flamme dans les yeux.

Mon cœur s'emplit soudain d'une joie rayonnante.

Il oppose un sourire gourmand à mon expression béate.

« La Terre Sainte, Tancrède ! J'ai entendu l'appel du Pontife. »

Je prends appui sur le bord de la table, tellement ma surprise est grande.

« Vous avez l'intention de vous croiser, puis-je en croire mes oreilles ?

— Ouvre-les toutes grandes ! Les troupes normandes du duc Robert sont parties, déjà, et de nombreux autres princes ont répondu à l'exhortation pontificale. Nous allons les rejoindre et délivrer Jérusalem ! Montrer à Alexis et à ses Grecs dégénérés comment on se bat de ce côté-ci de la Méditerranée ! Chasser les Infidèles qui se sont emparés du Tombeau du Christ, et gagner le salut de nos âmes. Pour la mienne, il est grand temps, tu ne trouves pas ? »

Son rire tonitruant me parvient à travers un voile.  
 Je ne fais pas de commentaire, tant mon émotion est forte.  
 Jérusalem... la Terre Sainte.

J'ai rêvé cette opportunité, ce moment, depuis des mois. Depuis l'appel lancé par Urbain le Second l'année dernière, lors du concile de Clermont et maintes fois repris par la suite. J'ai mémorisé jusqu'à la formulation précise du seigneur apostolique : « Quiconque mû par la seule piété, et non pour gagner honneur ou argent, aura pris le chemin de Jérusalem en vue de libérer l'Église de Dieu, que son voyage lui soit compté pour seule pénitence ».

« Alors, qu'en dis-tu, Tancrede ? », éructe Bohémond.

Réalisant que j'ai baissé la tête pour interroger mon for intérieur, je la relève et pose le regard sur mon oncle, Bohémond, prince de Calabre et de Tarente, fils de Robert Guiscard, aux côtés duquel je me suis déjà mesuré à l'Empereur des Grecs, en 1082, en Macédoine et en Thessalie.

« Je suis prêt à partir.

— À la bonne heure ! Allons brûler les païens, et reprendre ce qui nous appartient. Et qui sait ? Peut-être en retirerons-nous quelque fortune ? »

Malgré l'ivresse de savoir que le départ pour la Croisade est désormais garanti, je ne puis m'empêcher de douter des motivations de mon oncle. A-t-il réellement conscience de la signification spirituelle de la Croisade ? N'y voit-il pas plutôt une occasion de se mesurer une nouvelle fois à Alexis ? Ou une chance inespérée de s'enrichir sur le dos des Infidèles, en forgeant un royaume plus grand que la Calabre dans les terres du Levant ?

Bohémond le Baroudeur est un conquérant, pas un pèlerin...

« Kay ! » tonne Bohémond.

J'ai à peine le temps de me retourner pour voir débouler sous la tente son écuyer à la musculature saillante et aux yeux globuleux, l'air gêné, comme s'il venait d'être surpris en train de faire quelque chose de répréhensible. Sans doute était-il en train d'épier notre conversation. Mais, manifestement, affichant un sourire carnassier, le chef des Normands n'est pas dupe.

« Préviens mes lieutenants, Kay. Qu'ils viennent aussi vite que possible.

— J'y cours, seigneur.

— Et Kay...

— Mon seigneur ?

— Rassemble toutes mes affaires, prépare sommier, roncín et destrier, lance, masse d'armes et bouclier. Nous partons pour un long voyage dont la plupart ne reviendront pas. Et n'oublie pas ta gourde, Kay. Sinon tu seras mort avant d'avoir vu la première citadelle tomber sous ma fêrule ! »

Frissonnant, je lève les yeux vers le ciel qui s'éclaircit. L'aube, calme et invincible, monte à l'assaut de la baie d'Amalfi. La cité n'est pas encore éveillée ; l'entrelacs de ses ruelles retient la nuit.

Je n'ai pas dormi.

En quittant la tente de Bohémond, je me suis défait de mes habits militaires. Ne conservant qu'une tunique et une paire de chausses, j'ai marché seul, à l'oblique des murailles pour échapper à la vigilance des guetteurs amalfitains.

Toute la nuit, agenouillé face à la mer, les bras en croix, j'ai prié le Seigneur.

Pour la libération de la Terre Sainte. Pour la Croisade, pour que le tombeau du Christ soit libéré d'une infâmante soumission, pour que Jérusalem rayonne de la gloire éternelle de Dieu et enfante le monde avec Sa parole. De toute la ferveur dont je suis capable, j'ai prié pour Bohémond, pour ceux qui le suivront, pour que nous trouvions tous les chemins de la rédemption. J'ai prié pour que notre élan vers la munificence divine nous purifie de nos fautes passées.

Je suis resté prostré pendant des heures.

Et, à présent que le soleil revient, ce n'est pas de l'épuisement que je ressens, mais un sentiment proche de l'extase. Sous mes yeux, les flots grondent dans la lumière du Levant, et le vent qui en ride la surface est le Verbe de Dieu. Il les fait danser comme des courtisanes à la dentelle d'écume. Les bulles salines éclatent dans l'air, autant d'anges envoyés pour la sauvegarde des hommes. Leur voix est le ressac, leurs armes sont d'écaille et leurs écus de corail. Ces séraphins me manqueront dans le désert.

Soudain, une vague s'élève à l'assaut du ciel et l'astre du jour l'épouse, le temps d'un souffle. L'écume qui ourle l'opale se mue en or et dessine les murailles d'une cité parfaite.

*Jérusalem !*

Puis la vague retombe sur les rochers dans un fracas assourdissant et j'en reçois l'humeur salée sur mes lèvres desséchées. Un signe vient de m'être donné. Tremblant, je me relève, embrasse une dernière fois du regard la terre italique que je m'apprête à quitter. Je ne la reverrai jamais, je le sais.

Car mon chemin, à présent, est celui qui mène à la Cité de Dieu. Et on ne peut l'emprunter à reculons. Il sera ma croix et mon temple, jusqu'à la fin.

Lorsque je me relève, j'ai l'impression de m'envoler.